

BAHARI BORA

STEVE
AGANZE

Prix littéraire
de la Vocation 2025



STEVE AGANZE

BAHARI-BORA

Nous étions quarante-sept filles au départ, nous n'étions plus que seize à la fin. J'ai tué un homme, maman. Et égaré l'autre moitié de mon âme. Mungu anisamehe. Que Dieu me pardonne.

Bahari-Bora n'a que treize ans lorsqu'elle est enlevée par un groupe armé dans l'est du Congo. Après cinq ans de captivité, elle parvient à s'enfuir avec ses compagnes d'infortune. Mais son répit est de courte durée : à peine secourue, elle découvre qu'elle est enceinte. Les médecins la pressent d'interrompre sa grossesse. Pourtant, Bahari-Bora hésite : et si donner la vie pouvait lui rendre la sienne ?

Le cœur battant pour deux, elle s'aventure alors dans un Congo dévasté pour retrouver sa mère disparue. Parviendra-t-elle à bâtir un avenir sur les décombres de la guerre ?

**« Humaine, terrible, poétique :
la voix de toutes les femmes dévastées par
les guerres des hommes mais arrimées à la vie. »**

Christophe Ono-dit-Biot, *Le Point*

Steve Aganze est né en 1999 à Bukavu, en République démocratique du Congo. Il part vivre à Kinshasa en 2011, après avoir subi des années de guerre et de conflits. En 2023, il figure parmi les finalistes du prix Voix d'Afrique. *Bahari-Bora* (prix littéraire de la Vocation, 2025) est son premier roman.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-522-6



9 782385 295226

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature francophone



FABRIQUE
EN EUROPE



www.editionscharleston.fr



Steve Aganze

BAHARI-BORA

Roman



© Éditions Récamier, un département de Place des Éditeurs, 2025

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-522-6

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Pour Lady Nour :
Il est des rencontres qui infléchissent
une existence pour le meilleur,
et la vôtre fut une lumière sur mon chemin.*

« À quel talent nourri de larmes devons-nous un jour la plus émouvante élogie, la peinture des tourments subis en silence par les âmes dont les racines tendres encore ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment où elles s'ouvrent ? »

Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*

PROLOGUE

— Maintenant, tu es une femme, tu peux être fière de toi, m'a dit la louve, plongeant son regard froid dans le mien, avec un sourire cruel. Tu as vu tes premières règles. Notre mouvement va grandir.

À peine avait-elle franchi la porte qu'elle l'a proclamé à tous les vents. J'ai même entendu une balle éclater dans le ciel, tirée par un malade célébrant cette annonce.

— Le Créateur a donné à chaque femme un pouvoir unique. Puisque tu es une femme, tu dois le savoir. Il nous a donné la capacité de bâtir des empires, de construire des nations, et aussi celle de détruire des royaumes, de réduire les hommes en poussière. Ce pouvoir réside dans cette chair cachée entre tes cuisses. À présent, je vais t'apprendre comment l'utiliser. Je vais t'enseigner l'art de la danse au lit. Ça fera mal, car c'est ta première fois. Mais plus tard, tu en seras fière. Tu m'écoutes ?

Je ne l'écoutais pas. J'entendais simplement le bourdonnement de ses mots, perdue dans l'immensité de ce que je venais de vivre.

Je ne disais rien, ne pensais à rien.

La suite s'est déroulée comme elle l'avait prédit. Une vieille peau flétrie, puante et laide, s'est emparée de l'intérieur de ma chair. Cet homme, peut-être un démon, empestait la sueur. Ses dents semblaient couvertes de margarine, et sa langue de chaux. J'ai saigné et mon sang s'est caillé sur le galbe de mes cuisses. Sa jouissance, ma peine.

Sa barbe rêche frottait contre mon cou, me brûlant là où il posait ses lèvres, essoufflé.

J'ai voulu disparaître, m'étouffer sous son emprise, mourir. J'ai essayé, mais ses mouvements m'obligeaient à respirer. Son haleine de tabac m'a laissé un goût amer, m'implorant de revenir le réchauffer dans cette nuit-là.

De retour dans la chambre avec les filles, les yeux rivés au plafond, je n'ai laissé échapper aucune larme. Au lieu de cela, je calculais, réfléchissais. Peut-être aurais-je dû pleurer, pour atténuer la douleur, repousser le chagrin ?

J'ai réveillé mes camarades. Chacune a accepté la grenade que je lui offrais. Je me déplaçais avec une lenteur maîtrisée, effleurant à peine le sol de mes pieds nus. Mes pas dessinaient une chorégraphie dans la chambre, où le moindre bruit aurait pu me trahir. Mon cœur tambourinait, sourd, dans le silence. La peur serrait ma gorge. Je me forçais à avancer, à me glisser dans cette pièce où reposait l'homme que je devais appeler « mon mari ».

Son souffle régulier emplissait l'air, contrepoint à mes propres battements précipités. Je sentais sa sinistre présence. La lueur faible d'une bougie vacillait dans un coin de la pièce. Je m'efforçais de rester invisible, de me fondre dans les ténèbres, alors que chaque fibre

de mon être criait de fuir, de me sauver de cette prison dorée devenue mon cauchemar éveillé.

Son sommeil, paisible comme celui d'un chérubin avant le désastre édénique. Allongé sur le ventre, les mains sur les côtés, il émettait des ronflements constants. Ces sons, témoins de sa jouissance passée. C'était un profond sommeil, dénué de tout remords, de toute culpabilité, une évasion dans un monde où seuls ses rêves semblaient avoir droit de cité. Et moi, dans l'obscurité de cette chambre, ivre de haine, j'ai contemplé son repos, spectatrice muette de son innocence injuste, de sa tranquillité tyrannique.

Mes doigts tremblaient à l'idée d'accomplir un acte irréversible, si contraire à ma nature. Une peur indicible étreignait mon cœur. Au fond de moi, je savais que c'était nécessaire, ma seule issue, ma seule chance de survie. J'ai pensé à toi, maman Mathilde. J'ai pensé à ton regard bienveillant. J'ai pensé à tes conseils avisés. Tu m'as toujours appris à être digne, à me défendre. « Orpheline n'est pas une excuse, petite fille », me cajolais-tu. Déterminée, j'ai pris une profonde inspiration, prête à franchir cette limite, prête à devenir celle que je n'aurais jamais cru être : une meurtrière.

Je me suis tendue, mes muscles se sont contractés avec une force insoupçonnée. Suivant les instructions minutieuses de ce qu'ils nous avaient eux-mêmes appris, mes doigts ont agrippé l'anneau de la goupille de sécurité, mon majeur a exercé une pression intense. D'un geste précis, mécanique, j'ai retiré l'anneau, libérant ainsi le levier de son verrou. Puis, d'un mouvement fluide, j'ai lancé l'objet au-dessus de mon épaule, visant le diable endormi.

Un instant de fureur concentrée, mes yeux se sont fixés sur sa tête. L'objet a atterri entre ses jambes dans un assourdissant silence.

Alors que je m'élançais vers la sortie, la déflagration a retenti dans mon dos, m'arrachant à ma course effrénée.

Les filles ont suivi le même plan. Seul le cadavre d'Al Marid, en paranoïaque, détenait la clé de la malle renfermant les armes. Le campement s'est embrasé en un éclat. Les sachant en surnombre, nous nous sommes rapidement échappées dans la jungle.

Nous étions quarante-sept filles au départ, nous ne restions que seize à la fin. J'ai tué un homme, maman. Et égaré l'autre moitié de mon âme. *Mungu anisamebe*. Que Dieu me pardonne.

I

BEL OCÉAN TRANQUILLE

Le soleil peinait à percer l'épaisse canopée verdoyante, tandis qu'un monde plein de vie s'éveillait lentement. Les arbres, majestueux, se dressaient en sentinelles. Leurs branches entrelacées formaient un dôme naturel qui protégeait le sol humide et fertile en dessous. À chaque bourrasque, les feuilles bruissaient, générant une symphonie naturelle de murmures. Dans cet écosystème en constante évolution, une myriade de créatures ailées et rampantes vaquait à ses occupations quotidiennes. Les oiseaux exotiques colorés piaillaient joyeusement, alors que les bonobos, malicieux, bondissaient d'arbre en arbre, troublant l'équilibre paisible de la faune de leurs cris stridents.

Quelque part, une voix, encore lointaine, s'élevait dans la cour de l'hôpital. Un chant monotone, incantatoire, une berceuse pour une âme perdue. Ce chant, que Bahari-Bora ne reconnaissait pas mais qui lui parlait tout de même, emplissait la pièce d'une présence rassurante.

*Wakati jua ya mbali ita poteyaka
Nitasema lililokuwa mahombi yangu : tabasamu yako
Kwenye upeo wa mecho, mawingo ya angani mekundu
Yatakumbusha roho yangu vicheko vyetu vya furaha¹.*

Ses paupières papillonnèrent. Le réveil était hésitant, douloureux. Une lourdeur pesait sur son corps, l'immobilisant un instant. Une sensation étrange, diffuse, s'infiltrait en elle depuis des semaines, sous la forme d'une nausée persistante, qui revenait par vagues inattendues. Elle se surprenait à détester les odeurs qui, naguère, édulcoraient sa mauvaise humeur. Elle déglutit, espérant faire passer l'inconfort, mais rien n'y faisait. La voix balsamique du chant semblait, l'espace d'une seconde, atténuer ce malaise.

Puis, sans prévenir, la pluie. Les premières gouttes résonnèrent sur le toit. La mélodie s'éteignit progressivement, noyée par le clapotis régulier de l'averse, jusqu'à disparaître. Bahari-Bora ouvrit les yeux. L'hôpital, jusque-là bercé par ce chant lointain, lui parut soudain froid, austère.

Son ventre était toujours tendu d'un inconfort qu'elle ne parvenait pas à comprendre. Portée par un instinct, elle posa la main sur son abdomen pour chasser cette étrange sensation. Elle se força à respirer lentement, mais une fatigue anormale écrasait ses membres.

Elle prit conscience de l'endroit où elle se trouvait. Les murs blancs, trop blancs, l'enveloppaient. Une odeur âcre de désinfectant flottait dans la pièce,

1. *Quand s'allongera ce lointain soleil
Je dirai ce que fut mon vœu : ton sourire
À l'horizon, les nuages du ciel vermeil
Rappelleront à mon âme nos fous rires.*

agressant ses narines, une envie de vomir. Elle ferma les yeux. L'envie passa.

La veille s'imposa à elle brutalement. La peur. La violence. Elle revoyait tout, avec la force d'une tempête. Puis ce cauchemar, toujours le même. Elle était de retour à Beni. Treize ans. Les rues en ruines. Les cris perçaient l'air. Ses jambes refusaient de bouger. Autour d'elle, ses camarades couraient. Les rebelles arrivaient. Ils envahissaient la ville. Fusils. Machettes. Rires cruels. Les femmes étaient avec eux. Ces femmes qui les suivaient, armées. Complices. Elles ne fuyaient pas, elles. Pas de chaînes. Pas besoin de les enfermer. La forêt était leur cage. Elles n'avaient nulle part où aller. Un coup de feu. Maman Mathilde s'effondra. Son regard la fixait, sans vie. Bahari-Bora voulut appeler au secours. Rien ne sortit. Les rebelles approchaient. Leurs bottes martelaient la terre. Ils l'encerclèrent. L'un d'eux leva la main. Une machette brillait entre ses doigts. Ses yeux vides traversaient Bahari-Bora. Une ombre. Sans pitié. La scène changea. La forêt. Sombre. Elle marchait. Leurs pas lourds. Elles étaient toutes là. Pas de murs. Pas de cellules. Juste les arbres, des murs vivants. Le feu des rebelles crépitait. Les gardiens, hommes et femmes, veillaient. Elles ne pouvaient pas fuir. Où seraient-elles allées ? La peur collait à sa peau. La fatigue l'écrasait. Pas de sommeil. Les femmes captives marchaient en retrait. Elles ne parlaient plus. Une main l'attrapa. La tira en arrière. Bahari-Bora cria. Puis le noir.

Elle se redressa lentement, ses muscles protestant contre le moindre mouvement. Son regard glissa de la fenêtre vers les infirmières. Leurs voix étaient basses, leurs gestes mesurés. Elle savait à présent qu'elle pourrait survivre. Malgré tout.

Le Dr Farid, accompagné de Sophia Vanhaecke, psychologue et représentante des Human Rights Watch en Afrique centrale, guidait la jeune fille à travers les couloirs de l'hôpital. Quelques heures s'étaient écoulées depuis son réveil. Bahari-Bora, à peine une ombre, marchait à leurs côtés, les bras serrés contre son torse. Son regard fuyant s'accrochait aux fissures du sol. L'incertitude accablait chacun de ses pas.

Ils arrivèrent devant une porte de bois verni, sur laquelle des lettres dorées indiquaient « Salle d'échographie ». Le Dr Farid jeta un coup d'œil à Sophia avant de pénétrer dans la pièce. Sophia lui adressa une mine réjouie. Combien de fois avaient-ils vécu cette scène ensemble ?

La jeune fille restait figée à l'entrée. Sophia lui prit la main.

— Ça va aller, Bahari. Tu n'es pas seule.

Sa voix était un murmure, une lueur.

Le technicien les accueillit et s'avança à pas feutrés vers Bahari-Bora. Son corps se tendit tout entier.

— Non, balbutia-t-elle à reculons.

Sophia posa une main apaisante sur son bras.

Bahari-Bora la fixait, et tout ce que Sophia voyait, c'était Océane. Sa fille. Elles avaient le même regard, la même innocence, cette force fragile qui semblait sur le point de se briser à tout moment. Elle se souvenait du soir où elle lui avait interdit de se rendre au festival des Ardentes. Elle s'était montrée ferme, trop peut-être.

— Je reste avec toi, dit-elle.

Bahari-Bora hocha la tête, puis s'assit sur la table d'examen. Ses doigts blanchis s'accrochèrent au métal froid, dernier rempart contre la crainte.

Le Dr Farid se tenait un peu en retrait. Ayant l'attention de Sophia, il la remercia en toute discrétion.

Le technicien ajusta l'appareil avec des gestes rapides, mais maîtrisés. Lorsqu'il posa le capteur sur l'abdomen de Bahari-Bora, elle se contracta de nouveau. Sophia, toujours près d'elle, lui tenait la main, ce geste suffisait à calmer son soupir erratique.

Le capteur glissait sur sa peau, laissant derrière lui une trace humide. Sur l'écran, des images grises et floues apparaissaient peu à peu. Le Dr Farid, concentré, plissa les yeux. Une forme se dessina, nette et indiscutable.

Le nœud dans son estomac se resserra. Sophia, attentive, pressa un peu plus la main de Bahari-Bora. Ses yeux dévièrent vers Farid.

Le docteur déglutit, les mots coincés dans sa gorge. Il tourna la tête vers la jeune fille, cherchant à deviner ses émotions derrière son trouble.

— Je suis désolé, mais vous êtes enceinte.

Sa voix était basse, cassée. Bahari-Bora ne réagit pas.

— Je dois vous parler franchement, Bahari, annonça le Dr Farid d'un ton qui ne laissait place à aucune illusion.

Impuissant face à cette réalité, il se sentait trahi par la médecine qu'il avait toujours servie, par cette injustice qu'il ne pouvait guérir, mais qui impactait systématiquement sa foi, sa vie.

— Cette grossesse, poursuivit-il, comporte des risques importants pour votre santé. Si vous décidez de la mener à son terme, vous mettrez votre vie en danger.

Bahari-Bora cligna des yeux. Ses mains se crispèrent sur le drap qui couvrait la table d'examen. Elle baissa le regard vers son ventre, ce lieu désormais étranger, abritant la trace d'une barbarie ineffable – l'intrusion qui avait détruit tout ce qu'elle était autrefois, une jeune fille pareille aux autres.

Elle leva la tête vers le médecin. Sophia, à ses côtés, expira. Le destin ne lui prendrait pas cette Océane-là.

— Il est important que tu comprennes les implications de cette décision, dit-elle d'un ton calme mais résolu. Nous sommes là pour te soutenir.

Bahari-Bora savait qu'il n'y avait pas de bonne réponse, que chaque choix emporterait une partie d'elle-même. Une petite voix au fond de son esprit chuchotait des mots auxquels elle n'osait encore prêter attention. Elle reposa une main sur son ventre. Une pulsation, un signe de vie. La sienne. Celle d'un autre.

La jeune fille garda le silence, un silence imprégné des effluves de la mort, un silence ayant frôlé les ombres des corps sans vie et partagé la table des maîtres du drame. Cinq années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait connu une existence véritable, cinq années passées à exécuter des ordres sans pleurer, sans laisser une seule larme transparaître : elle se l'était interdit. Devant les hommes aux turbans noirs et aux kalachnikovs, elle refusait de faillir.

Elle savait qu'elle devait prendre une décision, qu'elle ne pouvait pas se permettre de rester passive. Quelle que soit la voie qu'elle choisirait, elle sentait qu'elle ne serait plus jamais seule.

Vulnérable, Bahari-Bora trouva une lueur d'espoir dans la promesse d'accompagnement offerte par ses sauveurs. Malgré les défis qui l'attendaient, elle faisait confiance, maintenant plus que jamais, à *Bel Océan tranquille*. Son nom.

Bahari-Bora ne détournait les yeux de l'écran que par crainte. Elle refusait de voir, elle refusait de distinguer

ces notes triviales et monotones, émanant de son ventre – un cœur, autre que le sien, battait. Son attention errait partout, sauf sur son propre corps à moitié dénudé, dont les stigmates laissaient subsister une parcelle de beauté, d'harmonie, de perfection. Elle n'en avait plus honte. Sa peur, son appréhension de l'avenir éclipsaient ce qui lui restait de dignité : était-il trop tard à dix-huit ans ?

Entendant les voix venant des autres pièces, elle pouvait faire correspondre chacune à un visage, un nom. Et, tandis que le médecin échangeait des expressions préoccupées avec Sophia en analysant les clichés, elle se prêta à l'exercice.

Non loin d'elle, quelqu'un s'exclama en swahili, exprimant le désir d'une bière : « *Niko na kyu ya pombe, munganga !* » *Eliane Kazindo*, pensa-t-elle, *toujours en quête d'ivresse !* Dans la pièce adjacente, une autre voix tentait de réconforter une femme plus âgée, plus marquée par la vie, plus résignée, plus blessée : « On a déjà échappé au pire. *Tulisha ponyoka.* » Esther Mapendo, une âme altruiste. Elle demeura ainsi, son attention s'étendant au loin après avoir semé cette question : « Qu'es-tu devenue, Kabelya... ? » Un instant, elle s'aperçut que ses lèvres s'entrouvraient, sans qu'elle en ait conscience.

Dehors, les froides larmes du ciel continuaient de se déverser sur la terre, et un roulement sourd de tonnerre fit taire toute agitation, car les jeunes filles, ayant combattu aux côtés des rebelles, étaient désormais sur le qui-vive, confondant le moindre bruit avec une riposte des forces armées congolaises.

Mungu (Dieu) avait rarement été clément envers Bahari-Bora. Le récit de sa propre naissance lui était

inconnu. Sans personne pour lui en parler, elle se contentait souvent de l'imaginer. Elle confiait ses pensées à cette mère unique, toujours là pour elle : la pluie. Elle écoutait son martèlement sur le toit, ressentait la fraîcheur de l'air humide.

Elle percevait dans l'ondée la patience maternelle. Les gouttes semblaient lui murmurer des mots d'apaisement et caressaient son visage comme une aile aimante.

Elle quitta la salle d'échographie. Le cœur pesant. Elle se fraya un chemin à travers le couloir piétiné par les jeunes filles en détresse. À l'extérieur, la pluie tombait en torrents, des branches valsaient sous le vent, une partie de la cour était noyée, engloutissant le paysage dans un voile de grisaille.

Ses vêtements, trempés, collaient à sa chair. La sensation de l'eau froide sur sa peau la fit frissonner. Elle s'avança à tâtons à travers la boue épaisse, à la recherche d'un endroit où se réfugier de la tempête qui faisait rage en elle, sur elle, autour d'elle.

Finalement, elle trouva un petit coin de terre, à l'abri des regards indiscrets, secret, où elle s'assit, les genoux repliés contre sa poitrine, le visage enfoui dans ses mains grelottantes. Elle laissa éclater son chagrin, ses sanglots s'entremêlèrent au bruit assourdissant des précipitations. L'odeur de la terre mouillée et des feuilles humides emplissait l'air.

Dans sa solitude, une paume exquise se posa sur son épaule. Elle leva les yeux et vit Sophia. Emplie de compassion, elle lui offrit son indélébile réconfort et prit place à côté de la jeune fille. Elles restèrent là, silencieuses, démunies.

2

Bahari-Bora n'était pas seule dans la chambre qui lui avait été attribuée : une jeune fille, inconnue à ses yeux, partageait son sort, ayant subi les mêmes épreuves. Leur présence donnait un sens à la mission du Dr Farid : réparer ces filles, victimes du désordre du monde.

Dans les chambres voisines, elles ne cessaient de se lamenter, pleurer, hurler leur désespoir. Elles maudissaient Dieu pour son silence face à leur souffrance. Certaines affichaient des signes de démence et répétaient inlassablement le même nom, « Al Marid, Al Marid ». Elles entraînaient les autres dans leur cadence, le condamnant comme le mal absolu. Sophia passait des appels incessants, cherchant à obtenir un peu plus de respect et de considération de la part du gouvernement envers « les filles des Nalu » – un surnom donné par un groupe de journalistes pour vendre leurs articles au sujet de cet ignoble groupe terroriste opérant près de la frontière avec l'Ouganda. La situation dans

cette région lui brisait le cœur, mais elle ne fléchissait pas, elle demeurait résolument dévouée à sa cause.

Un bruit sourd créait une fissure en elle : le déshonneur.

« Il y a plusieurs raisons pour lesquelles il est souvent plus difficile pour les jeunes filles que pour les garçons de quitter des groupes armés. Mais ce qui nous a frappés pendant la recherche, c'est que beaucoup de jeunes filles ne tentent même pas de s'échapper même s'il y a une opportunité car elles savent le rejet qui les attend chez elles. La recherche a montré que, malgré des exceptions encourageantes, les jeunes filles sont souvent victimes de discrimination et stigmatisation à leur retour dans leurs communautés, et que les programmes de DDR [désarmement, démobilisation et réinsertion, Ndlr] ne répondent pas suffisamment à cette problématique fondamentale de l'acceptation familiale et communautaire¹. »

L'air dans la chambre était électrique. Bahari-Bora attendait l'arrivée du Dr Farid avec les résultats des analyses sanguines. Les secondes s'écoulaient lentement. Le temps avait décidé de ralentir son cours pour prolonger l'insoutenable légèreté de l'attente.

Les visages de la jeune fille et de Sophia étaient crispés. Leurs yeux fixés sur la porte semblaient vouloir conjurer le docteur à travers elle.

Un chant s'éleva.

1. JusticeInfo.net (RDC), « Le calvaire sans fin des filles enrôlées de force dans les groupes armés », 22 novembre 2017. Entretien avec Sandra Olsson, chargée des programmes au sein de l'ONG britannique Child Soldiers International.

*Kwenye upande wa uso wako wa upendo, nitaweka busu wa shauku*¹.

Une voix de garçon, douce et poignante, portée par le vent, s'infiltra par la fenêtre entrouverte. Bahari-Bora leva la tête, ses oreilles tendues vers cette mélodie. S'y accrocher pour taire, ne serait-ce qu'un instant, l'angoisse de l'attente. Cette fois, sans l'averse pour brouiller le son, elle distinguait plus nettement les mots, pareils à un murmure qu'on capte sans en comprendre la langue. La voix était jeune, innocente, mais elle portait en elle une tristesse infinie. Une chanson d'amour. D'un amour impossible. Celle qu'un cœur brisé chante sous la lune. La main sur le cœur. Pour en recoller les morceaux. Car un cœur brisé peut encore battre.

Sophia soupira, les yeux tournés vers la fenêtre.

— Ce garçon, dit-elle, c'est sa manière à lui de vaincre le chagrin. Il a posé le pied sur une mine artisanale. Il ne peut plus marcher normalement. Il chante pour oublier, pour se raccrocher à quelque chose d'autre que sa béquille.

Bahari-Bora resta silencieuse, absorbée par cette voix, par les émotions qu'elle transmettait. Elle n'avait pas besoin de comprendre les paroles pour sentir l'écho de cette tristesse. Elle aussi avait connu la perte. Elle aussi portait en elle un cri qu'aucune chanson ne pourrait rendre harmonieux.

— Je ne sais pas ce qu'il chante, reprit Sophia, mais je crois que c'est une chanson d'amour. On le sent, n'est-ce pas ? Dans chaque note.

La jeune fille acquiesça. Cette voix, qui résonnait dans la cour, était à la fois un baume et un rappel de tout

1. *Sur le flanc de ton visage amoureux, je déposerai un baiser langoureux.*

ce qu'elle avait perdu. Elle pensa à Mawingo, à maman Mathilde, tandis que le tic-tac de l'horloge continuait de battre dans la pièce. La chanson du garçon se poursuivait, son chagrin mêlé à celui de Bahari-Bora.

Le Dr Farid fit son entrée et, entendant le chant du jeune garçon à l'extérieur, esquissa un sourire et se mit à siffloter pour alléger l'atmosphère qui pesait dans la chambre.

Il ouvrit le dossier contenant les résultats des analyses sanguines, et prit place devant elles.

— Ah, Jah Kasongo¹, murmura-t-il, la mine pensive. Il a quelque chose dans la voix, non ? Une certaine mélancolie... l'amour impossible, j'imagine.

Il leva les yeux vers Bahari-Bora, plus sérieux.

— Bahari, commença-t-il avec tact, les résultats sont tombés. Vous présentez une légère anémie. Votre taux est de 12 grammes par décilitre, ce qui est encore au-dessus du seuil de danger, mais nous devons être vigilants. Cela signifie que vos globules rouges ne sont pas aussi nombreux qu'ils le devraient pour apporter suffisamment d'oxygène à votre corps.

Il fit une pause, sifflotant encore quelques notes de la chanson, pour permettre à Bahari-Bora de digérer l'information. Sophia, silencieuse, posa une main rassurante sur celle de la jeune fille.

— Ce n'est pas alarmant pour le moment, continua le docteur, mais cela peut s'aggraver, surtout si vous choisissez de poursuivre cette grossesse. Vous devez faire très attention à votre alimentation, à votre repos. Mais je ne vais pas vous mentir, les risques pour vous sont bien réels.

1. Surnom affectueux donné à Michael Jackson par les Congolais.

Il s'arrêta, plongeant son regard dans celui de Bahari-Bora.

— Nous allons discuter de toutes les options, et quelle que soit votre décision, nous serons là pour vous soutenir.

Il marqua une nouvelle pause, laissant Jah Kasongo poursuivre sa chanson à l'extérieur, une mélodie qui contrastait avec la lourdeur des mots qui venaient d'être prononcés.

« *Nikumbatie nguvu* » *itachukua nafasi ya*
« *Tutaonana kesho* » *zetu zote :*
*Weye niliyekupenda kabla sijajua jina lako*¹.

Si Bahari-Bora décidait de mener la grossesse à son terme, elle risquait de perdre une alarmante quantité de sang lors de l'accouchement, mettant ainsi sa propre vie en danger.

— Votre anémie ferriprive, liée à une carence en fer, semble être causée par des menstruations abondantes. Pour reprendre des forces, vous pouvez inclure dans votre alimentation des mets riches en fer, comme la viande rouge, le poisson, les œufs et les haricots. En plus de cela, je vais vous prescrire 323 milligrammes de fer à prendre deux fois par jour, ainsi que 1 milligramme d'acide folique si vous décidez de poursuivre cette grossesse.

Sophia, fidèle à elle-même, intervint :

— Merci, Farid, dit-elle avant de reporter son attention sur Bahari-Bora. On va prendre le temps d'en discuter tout à l'heure.

1. « *Serre-moi fort* » *remplacera tous nos*
« *À demain* » :
Toi que j'ai aimée avant de connaître ton nom.

Ses mots se mêlaient aux dernières notes de la chanson du garçon infirme.

Bahari-Bora sentait son cœur battre à un rythme irrégulier. Les risques étaient clairs, la décision cruciale.

Elle aimait lever les yeux vers le ciel, car sur terre, ses repères lui étaient inconnus. La réalité lui avait longtemps laissé l'impression d'être inaccessible. Très tôt, elle avait cherché un sens à son existence. Pendant une séance de chiromancie avec une amie se vantant de posséder des pouvoirs de divination, elle avait entendu dire que son passage sur terre serait bref. Depuis lors, elle avait la sensation qu'un être malveillant la traquait, cherchant à effacer toute trace de sa vie. Les paroles parfois acerbes de maman Mathilde, prononcées dans des accès de colère alors que ses enfants orphelins la chahutaient, renforçaient ce sentiment d'indignité. Rêvant comme elle aimait le faire, elle s'imaginait dans la mémoire du vent, voyageant d'une rive à l'autre, glissant d'une mer à l'autre, effleurant l'immensité du ciel. Elle observait les hommes d'en haut, prête à leur tendre la main, comme le Dr Farid l'avait fait ce jour-là.

Le médecin, jugeant qu'elle pourrait peut-être s'ouvrir en compagnie d'une femme, prit congé. Sa démarche et son dos légèrement voûté témoignaient des marques du temps qui n'attend personne. Quelques secondes après son départ, on l'entendit errer dans l'hôpital tel un fantôme hantant les lieux. L'écho hypnotique de ses pas se tut brusquement lorsqu'une voix s'écria : « Docteur ! » et, aussitôt, il se précipita dans une nouvelle direction, prêt à offrir son aide.

Il n'avait pas tardé à se rendre compte que se présenter comme un membre de Médecins Sans Frontières

dans cette région du continent n'était pas une tâche aisée. Il avait quitté femme et enfants, luxueux quotidien en banlieue du Caire, salaire à cinq chiffres, afin de s'engager pour une durée qu'il était seul à pouvoir définir.

Il avait entendu dire que la République démocratique du Congo se targuait d'être le Golgotha des Temps modernes. Faute de trouver là une trace du Messie ou le poteau sur lequel il fut crucifié, le pays se contentait de verser des litres de sang sur son sol.

Dans la pénombre de ce Golgotha, on ne manquait pas de trébucher sur la jambe dénudée d'une mère maudissant les bourreaux de sa fille. Elle déchirait ses pagnes, se frappait les cuisses et les seins, à genoux, la tête tournée vers le ciel, ingurgitant le fluide vital de sa petite dernière comme pour espérer qu'elle se reformât dans son ventre. Après les coups de midi, lorsque le soleil était au zénith et que les nuages tapissaient l'horizon, un jeune homme se recueillait, pleurant l'épouse qu'il n'aurait jamais. « Ô clair de femme, voici ton corps sans vie qui repose à mes pieds », ânonnait-il, les mains tendues à l'horizontale, le buste incliné vers le firmament, face à la dépouille de la jeune fille. Il baignait dans son plasma encore brûlant, espérant que celle qui aurait porté ses enfants tatouât son nom dans l'intérieur de sa chair, à l'encre de ses veines.

Le monde était noir, et par ici, le ciel inlassablement vermeil concordait avec la teneur en sang de ces horizons. Rouge.

Le pays se dressait telle une imposante colline en forme de crâne. Au sommet de celle-ci, sa jeunesse était crucifiée dans son ensemble, sur un poteau orné de diamants, d'argent et de cuivre, trempé dans de l'or,